

Centres commerciaux où on se croise, climatisés l'été, pas d'air l'hiver, bien calfeutrés, on les laisse dehors, nous on est bien, la cloche a sonné, c'est l'heure du déjeuner, c'est le soir, le matin, on s'y croise, pour les autres le métro, toujours trop chaud, le seul sur qui compter, avoir une cloche à soi, quel pied, on se gêne moins, ils prennent trop de place, leurs gueulements lointains s'effacent, le verre protège, ils virent au rouge, le nez surtout, leurs navires chavirés, et tout au bout, être vieux c'est gêner, pas assez dynamiques, les vieux, les cloches, les paumés, les putains de chômeurs qui nous gangrènent la société.

Et moi, dans ma voiture, dans mon auto, au frais, au chaud, le cul tranquille, baisée quand il faut, pas plus de soucis que de plaisirs, je suis sûre de ne jamais vieillir, jamais je ne me sens ridicule.

Petits et grands véhicules.

CONFESSION

LOUISE JADA

Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Je ne comprends pas pourquoi depuis quelques jours je me sens si lasse... Comme les autres, vous allez dire que je n'ai aucune raison de me plaindre.

1 : J'ai un mari qui m'aime et qui fait tout pour me le prouver même quand je passe mes nerfs sur lui,

2 : Mon travail me plaît. J'ai eu une promotion il y a peu de temps et mon banquier est semble-t-il fier de moi,

3 : Tout va bien pour mes amis et ma famille...

Soleil. Il m'empêche de voir la route. Je reste figée.

Un élément clochait sur les circonstances de cet accident. Comment Véronique Bertin s'était-elle donc retrouvée encastrée entre la carrosserie ondulée de son véhicule et ce piquet haute tension ? Pourquoi n'avait-elle pas suivi la courbe de la route ? Les enquêteurs n'avaient aucune explication : pas d'excès de vitesse, pas d'ennui mécanique, pas de malaise, pas d'obstacle sur la route... Ils pensaient au suicide mais allaient laisser ce mortel accident inexplicable faute de temps à accorder à l'enquête.

Le corps gît à la morgue et moi je sais ce qui s'est passé... C'est l'éblouissement qui a tué cette pauvre enfant. Tant de bonheur et elle le reniait. Il fallait vraiment être cloche pour vouloir remettre en cause cet accomplissement. Je me répète ça pour ne pas trop culpabiliser.

Cette petite, je me rappelle m'être amusé à la regarder jouer à la marelle dans la cour de récréation au cours élémentaire. J'ai en tête l'image d'elle sautant à cloche-pied vers le « ciel » et trébuchant sur le caillou à éviter. C'est d'ailleurs le souvenir de cet incident qui m'a donné l'idée de lui montrer une nouvelle fois les limites de la vie pour qu'elle la savoure pleinement. En effet, ce jour-là, c'est moi qui l'avait fait tomber sur son caillou. Elle s'était relevée de cette chute avec de grandes plaies aux genoux mais surtout bien plus forte du haut de ses sept ans.

Alors quand, vingt ans après, je l'ai vue dans sa voiture en train d'essayer de trouver des nuages au ciel bleu que j'avais créé ce jour-là, j'ai décidé de la faire à nouveau atterrir. Malheureusement, je n'ai pas maîtrisé la situation cette fois-ci. C'est pourquoi j'écris aujourd'hui cette confession. Je voulais juste que le soleil l'aveugle quelques instants pour

qu'elle perde le contrôle de sa voiture et se retrouve dans le fossé avec beaucoup plus de peur que de mal... Mais moi aussi le soleil m'a aveuglé et je n'ai pas vu que la voiture se dirigeait tout droit sur un piquet électrique. Vous comprenez je désirais uniquement qu'elle prenne conscience que lorsque l'on a en main toutes les clés du bonheur, il faut en profiter au maximum et ne pas perdre son temps à se remettre en question quand tout va bien.

J'ai échoué...

Bien sûr, en tant que Dieu, je sais qu'il faut que je me pardonne, cependant je sais que cette erreur va accentuer mon mal-être. Je suis Dieu, je suis sensé tout avoir et je ne m'en satisfais pas : Tout-Puissant mais quand même plein de tourments. Je réalise que c'est peut-être pour célébrer ma sottise que l'on fait retentir des cloches au sommet des églises.

LA VACHE

ALFRED TECKEL

Dong !

La cloche de l'église du village.

Et puis nous on est là, pendant qu'eux ils prient.

Tu sais quoi Marguerite, ben des fois, j'ai le cafard, je me dis, la Noiraude, t'es rien qu'une cloche, tu devrais faire comme ta mère.

Tu te souviens de ma mère, tu sais, la Berthe, celle qu'était toute petite. Un jour le berger, c'était pas encore Jules, mais un autre, un vieux, il lui a tâté le flanc, et il a dit :

« La Berthe, tu fais pus beaucoup de lait, le prochain coup que le boucher vient, c'est pour toi. »

Et bien, dans la nuit, elle a pris son élan, et elle a sauté la barrière. De ce que je sais, ils l'ont jamais retrouvée.

Ah, elle en avait du courage, la Berthe.

T'es encore plus cloche que celle que t'as au cou, la Noiraude, tu sais bien que maintenant, ils font plus que du lait, ils vont pas nous envoyer à la boucherie !

C'est ce que tu crois Margot, mais ce que tu sais pas, c'est que les hommes, quand t'es trop vieille, quand ils ont tiré tout le lait possible de tes pauvres flancs qui sont devenus tout maigres, et bien, ils vont pas rester à perdre de l'argent en te gardant à rien faire dans un pré.

Et pis, toi t'es jeune, la Marguerite,

Et pis, moi j'suis vieille.

Maintenant pour moi, c'est de pis en pis, ils tiennent trop à leur argent.

Mais, dis-moi la Noiraude, qu'est-ce que c'est l'argent ?

J'ai mis des années à comprendre.

Je suis pas sûre d'avoir bien tout compris, mais en écoutant le berger, on apprend des choses : l'argent, c'est un truc, quand t'en as, tu peux avoir des choses, et pour en avoir, il faut donner des choses. Et nous avec notre lait, on en rapporte de l'argent.

Mais la Noiraude, qu'est-ce que ça peut faire ?

Du moment qu'on est heureuses du temps de notre vie.

Tu vois, la Marguerite, je sais pas si la plus cloche c'est pas toi, tu préfères le confort de ton herbe bien verte à la liberté. Le chien mord tes mollets, ça t'es égal. Tant mieux,

moi je rêve d'autres pâturages, sans chien et sans berger, sans numéro dans l'oreille, sans cloche et sans boucher.

Et bien, saute-la, cette barrière !

Tu sais quoi la Margot, le truc que t'as au cou, à quoi ça sert à ton avis ?

La cloche ? Ben, à nous retrouver si on est perdues ! Bien sûr, on risque beaucoup de se perdre dans un pré tout fermé. Non Marguerite, c'est pour éviter qu'on foute le camp, comme ma mère la Berthe, celle qui est partie voir si ailleurs l'herbe est plus verte.

DE TOUTE MANIERE...

FA

Je regarde par la fenêtre et ne vois rien. C'est le calme plat. Idem dans son bureau feutré, bercé dans les dorures d'un décor clinquant. Une ambiance de paix résonne dans un calme magnifique et irréel. L'éclairage sans tain, sans personnalité aucune renforce ce côté blanc immaculé ; l'univers propre de son clan. Ici le faste soigne l'image et masque le fond, ou plutôt le creux, l'absence de foi, de conviction, de pertinence, de courage.

Il le sait, il en a conscience.

Ce n'est pas son courage, encore moins son honneur, qui l'ont placé ici, mais bien sa capacité à courber l'échine au bon moment, dans la bonne direction. Son fauteuil il le doit à sa faculté à écouter sans entendre, ce savoir-faire pour trouver des réponses sans but, soulever des questions où le doute se fond dans la certitude d'évidences peu constructives. Sa capacité aussi à laisser glisser les conflits, tout comme les éventuelles résolutions de conflits, dans une impasse transparente. Apaiser les consciences. Les culpabiliser, leur renvoyer une image marginale d'elles-mêmes, première source de division ; les persuader qu'il dépense toute son énergie et travaille sans compter afin d'améliorer la liberté de chacun, trouver des solutions égalitaires, répartir les efforts de fraternité. Qu'elles voient en lui le plus prompt défenseur de la République et des valeurs citoyennes, les convaincre de sa position de responsable responsable, voilà son job. Quelques gueulards pensent être assez nombreux pour inverser la vapeur, mais ne sont rien à côté de ses petits favoris, ceux qu'il chouchoute autant que possible, car ils peuvent sans mal rester immobiles la tête sous l'eau, privés d'air et de lumière ; ils n'imaginent pas la force de la résignation, ni celle d'ailleurs de l'abstention.

Alors il les cajole, leur procure du bonheur audiovisuel avant le 20 H, de ce bonheur éphémère au minuscule rapport qualité/prix, celui dont se régalaient les mangeurs d'ordures télévisuelles gisant dans les cités, les banlieues, les quartiers chics ou les villages, les faibles maillons auto-ridiculisés qui ne craignent pas l'indigestion « décervelante » du 19/20 ; les urbains les ruraux, les riches les pauvres, les jeunes les vieux, les intellos et les autres ; tous si différents, si proches les uns des autres en vérité, victimes désabusées où la différence mineure de chacun les rend inaptes à représenter la classe majeure des ignorés, tous alignés en rang d'oignon au même banc de la société.

Sauf lui.

Car c'est là tout son bonheur à lui, lorsque j'entre le profil bas, quasi honteux de déranger un *grand homme* en ouvrant sans discrétion la porte de son bureau. Moi, larbin protocolaire, attaché parlementaire, porte-parole gouverne-

mental ou quelque autre étiquette illustrant ma réussite sociale, sa jouissance est là, au moment même où je le nomme, lui, « Monsieur le Ministre ».

Je le sais, j'en ai conscience.

J'observe depuis tant d'années ce ballet incessant de marionnettes corrompibles et orgueilleuses où l'indécence féroce de leur regard jeté sur le peuple frise chaque jour le crime contre l'humanité. Résigné, je me rends bien compte que le plus triste dans cette histoire, c'est qu'ils portent leur mépris, leur arrogance et leur incapacité à prouver leur courage derrière cette simple phrase blâtrée en deux secondes chrono par ceux de mon clan, de mon espèce, phrase aussi assassine que désespérée : « De toute manière, ça sert à rien. »

Ils ont 20, 30 ou 40 ans... Nous avons...

Malgré tout, mon ministre entend bien parfois, c'est vrai, ceux qui tirent avec rage et sans mansuétude la chevillette du tocsin. À ce moment-là s'empare de lui l'instant d'une seconde un frisson glacial : il prend soudain conscience qu'il n'est rien, sinon le pion d'un autre pion, premier volontaire désigné au sacrifice, à la potence populaire, afin d'éviter l'échec légitime du roi ; sénile et chancelant Bibendum au sourire coïncé et hypocrite dont il paraît si simple de laisser mat de pouvoir, et pourtant. Dès lors, mon ministre ne se bat plus/pas pour les autres. Il cherche en vain l'ouverture, la bonne combinaison sournoise pour déplacer ses propres pions et parvenir à ses fins, toujours les mêmes. Ce n'est pas ici le changement que l'on recherche. Ainsi il avance avec jalousie, ambition, égoïsme ; mais au fond de lui, dans ses tripes tordues par la félonie et l'aigreur, il sait pertinemment qu'il y a peu de chances qu'on détrône le roi des cons.

CLOCHE

CORTO MALTESSE

Cloche. Il y a quelque chose qui cloche et je ne sais pas si ça s'est passé dans le monde ou dans ma vie. Dans ma vie ça ne voudrait pas dire que ce soit forcément moi mais un des mortels qui m'entourent. Ça cloche et c'est peut-être toi.

Toi, qui tournes sans savoir, toi qui me fais monter au ciel et descendre si soudainement. Toutes ces cloches, par milliers, qui entament un jour un hymne à la joie, d'autres annoncent la mort, puis me demandent d'aller prier. Prier entre ces murs que je connais si bien, qui sont faits pour transmettre la crainte du grand, pour nous faire sentir la puissance, l'épée qui me tombera un jour sur la tête. Ces bancs en bois usé, là où je dois m'agenouiller, où d'autres larmes sont déjà tombées, où l'exaltation a parfois éclaté. La croix qui me guette au fond, sévère, ce juge là, nom de Dieu ! Ce juge là !

Le deuil de toi sans m'habiller en noir. L'éphémère est parti encore une fois, toujours pris dans l'imaginaire, la rêverie, le romantique, romanesque mais aussi, aussi, une dose du réel, celle avec laquelle tu as épilé la marmite de mes émotions en me laissant tourner la potion magique et puis le jour arrivé, on la boit, ça ne fait pas l'effet attendu, mais pire, le contraire. Pourtant mes ingrédients je te jure étaient les meilleurs, les tiens étaient superbement beaux, de la poussière d'étoiles avec la pâleur de la lune, des plumes d'oiseaux et des centaines de fils pour tout relier. Charmante nymphe.

Simplement un bout de chair mal placé.

J'entends sans que tu dises quoi que ce soit mais tu me le cries à l'oreille, tellement fort que tes sons me trouent le cerveau, que par moments mes pensées qui veulent comprendre ressemblent à des billes et tombent dans des trous noirs, trous qui mènent au commencement, au milieu, à la fin, à des mots, des signes, des coups de fil, des larmes, des messages.

Suis-je inconsciente donc ? Pas tout à fait encore mais je me reprends. Je réalise que souvent tu ne m'appelais même pas « toi » mais « vous ». Amalgame de groupe : « Vous êtes comme ci et comme ça, vous vous habillez de telle façon et non d'une autre, vos cheveux sont ainsi, vous avez des gros chiens... ».

Et vas-y que je recommence : le pic, la pelle, ta mémoire, le fond de mon jardin. On dirait un cimetière, j'en ai marre de toutes ces croix.

L'épée, la cuirasse ? A quoi bon me désarmer ? Tu as été en guerre, avec toi, avec moi, mais je reprends toujours mes terres, laisse passer les siècles.

Le deuil de rien mais une larme noire pour toi.

PROPHÉTIE

DARX LE HIBOU

« Les cloches sonnent et résonnent cette complainte qui t'assomme. S'il eût fallu toute la nuit, ces sombres tocsins écouter ç'aurait été plus facile d'endiguer le flot des mourants. » Dernier prophète fébrile.

Et les cloches s'affolent et s'emballent, elles lancent leur course effrénée dans les nuées qui s'enroulent au-dessus des têtes. Nul temps de crier gare ou de pleurer à la fin du monde. Elles sont là ardentes et vives comme des lances, à perforer ardoises et chaumes. Et les unes d'éclater en fragments incandescents, tandis que les autres happées par les flammes lancent aux cieux un crépitement lugubre comme pour sceller leur agonie. Le feu exulte en accomplissant son œuvre. Ici personne ne le blâme, son apparente colère n'est en fait qu'un torrent de larmes vermeilles déversées sur les hommes. Sa peine trouve sa source dans le cœur des hommes et c'est dans cet immense glacier que le fleuve des destructions trouve son intarissable source. Son chagrin épanché, il se retire ne laissant que sa souillure stérile, noire et nauséabonde. Les cloches mal inspirées gisent en débris imbéciles sur les pavés séculaires en contemplant le flot des mourants que ne pourra pas endiguer les sombres tocsins, eussent-ils duré toute la nuit.

© AMBITION CHOCOLATEE ET DECONFITURE, LYON, 2003. REVUE, NOUVELLES, POÉSIE, BÉDÉS, PHOTOS & RENCONTRES SUR LE SITE WEB WWW.BLETON.COM/ACD.

PHOTOS

Le site web fait peau neuve avec les photos de Bulbul Ytek. Mais ce n'est pas tout, puisque vous pouvez découvrir d'autres photos du même auteur dans une exposition sur la sueur et la salive (notamment) intitulée "Tentative d'épuisement".

NOUVELLES

Le 15^{ème} numéro de la collection de nouvelles "Tamis", de Anton Ottero, vient de paraître. Disponible sur le web et sur papier. Extrait : "Comment elle vivait. Sa peur de la ville. Son refuge adossé aux montagnes. Comme je la comprenais. Elle avait son accent, ses mimiques, un côté lunaire et de longs cheveux roux qui tombaient sur des épaules larges et courbées. Nadine ne m'avait rien caché. Elle était grosse."

BÉDÉS

Paru également le troisième feuillet de "L'Année de la chèvre" sous-titré "Ça ne va pas changer le monde que tu changes de maison (Joe Dassin) : 20/03/03-10/05/03". Commandez et consommez la rupture sentimentale de Gabriel Dumoulin en version papier uniquement pour 1 euro frais de port compris.

PARTICIPEZ

Envoyez vos textes et vos dessins pour les prochains thèmes de la revue littéraire à deconfiture@voila.fr ou à ACD 141 rue Sébastien-Gryphe 69007 Lyon : TRAINEE avant le 15 décembre 2003, MELON avant le 15 mars 2004, PEDALE avant le 15 juin 2004.

COMMANDER

Si vous souhaitez recevoir les prochains ou les anciens numéros de la revue chez vous, adressez votre demande sur papier libre, en précisant vos coordonnées, accompagnée de votre règlement par chèque à l'ordre de ACD ou Ambition chocolatée et déconfiture, à ACD 141 rue Sébastien-Gryphe 69007 Lyon. Vous pouvez également commander les numéros de la collection de nouvelles et de bédés (imprimés sur un papier ivoire 100 grammes) au prix de 1 euro l'unité franco de port sur le site web www.bleton.com/acd/commander.htm.

LETTRE D'INFO

Pour recevoir la lettre d'information (par courrier électronique - 1 ou 2 messages par mois maximum) et connaître toute l'actualité d'ACD (parutions, rencontres, etc), envoyez votre adresse électronique à deconfiture@voila.fr.

CATALOGUE

Pour recevoir le catalogue papier de nos publications papier, envoyez une enveloppe timbrée à votre adresse à : ACD, 141 rue Sébastien-Gryphe, 69007 Lyon.